

ELLEN MEIKSINS WOOD

# L'origine du capitalisme

UNE ÉTUDE APPROFONDIE

*Traduit de l'anglais par François Tétreau*

LUX | HUMANITÉS

Extrait de la publication



# L'ORIGINE DU CAPITALISME



Ellen Meiksins Wood

# L'ORIGINE DU CAPITALISME

Une étude approfondie

*Traduit de l'anglais par  
François Tétreau*





*La collection « Humanités » prolonge dans le domaine des sciences l'attachement de Lux à la pensée critique et à l'histoire sociale et politique. Cette collection poursuit un projet qui a donné les meilleurs fruits des sciences humaines, celui d'aborder la pensée là où elle est vivante, dans les œuvres de la liberté et de l'esprit que sont les cultures, les civilisations et les institutions.*

Titre original : *The Origin of Capitalism. A Longer View*  
© Ellen Meiksins Wood, 2002 (Verso)

© Lux Éditeur, 2009 pour la présente édition  
[www.luxediteur.com](http://www.luxediteur.com)

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2009  
Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
ISBN 978-2-89596-072-0  
978-2-89596-620-3 (epub)  
978-2-89596-820-7 (PDF)

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du programme de crédit d'impôts du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.





## *Introduction*

L'« EFFONDREMENT DU COMMUNISME », à la fin des années 1980 et au cours de la décennie suivante, semblait donner raison à ceux qui, depuis longtemps, croyaient que le capitalisme est la condition naturelle de l'homme, qu'il s'accorde aux lois de la nature et suit les inclinations humaines les plus élémentaires, enfin que toute dérogation à ces lois et à ces inclinations naturelles menait inéluctablement à l'échec.

Bien entendu, il y a lieu de remettre en question le capitalisme par trop triomphant qui a suivi cet effondrement. Lorsque je rédigeais l'introduction à la première édition du présent ouvrage, le monde subissait encore les soubresauts d'une crise économique en Asie. Aujourd'hui, dans les pages financières des quotidiens, on s'inquiète des possibilités de récession aux États-Unis et on redécouvre, non sans angoisse, les anciens cycles du capitalisme, dont on voulait nous faire croire qu'ils étaient désormais choses du passé. Les années entre ces deux événements ont été marquées par une série de manifestations spectaculaires, ici et là autour du globe, au cours desquelles les militants se déclaraient fièrement anticapitalistes. Plusieurs d'entre eux cependant voulaient qu'on fasse une nette distinction entre les dangers de la « mondialisation », ou ceux du « néolibéralisme », et la nature propre, inaltérable, du

capitalisme lui-même ; mais tout à la fois, ils dénonçaient sans détour le problème causé par les exigences du profit au détriment des besoins des gens, problème qui se manifestait un peu partout, dans l'écart croissant entre riches et pauvres, par exemple, ou dans la dégradation continue de l'environnement.

Dans le passé, le capitalisme avait toujours réussi à se relever de ses crises périodiques, non sans jeter les bases de nouvelles crises, parfois plus redoutables que les précédentes. Quoi qu'on fit pour limiter les dégâts ou corriger la situation, des millions de gens subissaient les conséquences de la crise, ou celles des tentatives visant à la résorber.

Les faiblesses et les contradictions du système capitaliste, de plus en plus importantes et flagrantes, finiront bien par convaincre ses partisans les plus indulgents qu'il faut trouver de nouveaux moyens d'agir. Mais une foule de gens, surtout en Occident, sont intimement persuadés qu'il n'en existe pas et qu'il ne peut y en avoir d'autres. Cette croyance est partagée, non seulement par les plus ardents théoriciens de l'idéologie capitaliste, mais elle est incrustée dans notre façon même de concevoir l'histoire, pas juste l'histoire du capitalisme, mais bien l'histoire dans son ensemble. Nous ne nous contentons pas de prêter foi à cette croyance, nous la chérissons et l'entretiens sans cesse. Comme si le cours de l'histoire devait forcément conduire au capitalisme ou, mieux encore, comme si le cours de l'histoire avait été, depuis ses origines, entraîné par les mécanismes du capitalisme.

## PÉTITION DE PRINCIPE

Le capitalisme est un système qui produit puis offre des biens et des services, y compris ceux qui sont les plus essentiels à notre subsistance, afin de réaliser des profits. C'est un système où même la force de travail des individus est considérée comme un produit de base, destiné à la vente sur le marché ; enfin, c'est un régime au sein duquel tous les acteurs économiques dépendent du marché. C'est le cas non seulement pour les ouvriers, qui se trouvent dans l'obligation de vendre leur force de travail contre un salaire, mais pour les capitalistes eux-mêmes, qui dépendent également du marché pour acquérir leurs facteurs de production, ce qui comprend la force de travail de ceux qu'ils emploient, et pour vendre ensuite leur production, moyennant un profit. Le capitalisme se distingue des autres systèmes sociaux en ceci que les producteurs dépendent du marché pour avoir accès aux moyens de production (contrairement aux paysans, par exemple, qui travaillaient directement la terre, sans devoir recourir au marché). Étant entendu que ceux qui s'approprient les surplus ne peuvent pas compter sur des pouvoirs d'appropriation extra-économiques, ni exercer des contraintes coercitives directes – militaires, politiques ou judiciaires, à l'instar des seigneurs de l'époque féodale qui exigeaient du surtravail des paysans –, ils en sont réduits à dépendre des seuls mécanismes économiques du marché. Leur dépendance à ce dernier fait en sorte que les impératifs de la concurrence et de la maximisation des profits deviennent des règles d'existence fondamentales. Puisqu'il doit observer ces règles, le système capitaliste vise uniquement à augmenter la productivité du travail

par des moyens techniques. Mais il s'agit avant tout d'un système où l'essentiel du travail est effectué par des travailleurs dépossédés, obligés de vendre leur force de travail contre un salaire, pour avoir accès à leurs moyens de subsistance et au travail lui-même. En fournissant à la société ce dont elle a besoin et ce qu'elle désire, les travailleurs génèrent du même coup des profits dont bénéficient ceux qui achètent leur force de travail. En fait, la production de biens et de services est soumise à la production de capital et de profits capitalistes. En d'autres mots, le premier objectif du système vise la production du capital et sa croissance naturelle.

Cette façon toute particulière de satisfaire les besoins matériels de chacun, qui se distingue radicalement des manières antérieures de régler les questions matérielles et d'assurer la « reproduction sociale », n'a cours que depuis peu, une infime période de temps dans l'histoire de l'humanité. Même les gens qui affirment avec vigueur que le système capitaliste est intrinsèquement lié à la nature humaine, à nos pratiques commerciales les plus anciennes, n'iront pas jusqu'à prétendre qu'il existait réellement avant le début de l'ère moderne, ni ailleurs qu'en Europe occidentale. Ils peuvent en déceler des traces dans des périodes plus lointaines, ou estimer qu'il a vu le jour au Moyen Âge, à une époque où il menaçait quelque peu le féodalisme en déclin – bien que celui-ci, soumis à ses contraintes, l'empêchait de s'étendre. Certains diront qu'il s'est développé à mesure que le commerce et les échanges prenaient de l'ampleur, ou à l'époque des grands explorateurs, celle des voyages de Colomb, par exemple, à la toute fin du xv<sup>e</sup> siècle. Dans ce cas, on parlera de formes primitives, de « proto-capitalisme ». Mais bien rares sont ceux qui oseraient

affirmer que le système capitaliste s'est réellement mis en place avant les <sup>xvi</sup><sup>e</sup> ou <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles. D'autres estimeront qu'il ne s'est vraiment implanté qu'au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, voire au <sup>xix</sup><sup>e</sup>, lorsqu'il a pris sa forme industrielle.

Pourtant, aussi paradoxal que cela puisse paraître, les historiens qui ont étudié l'instauration de ce régime le considèrent habituellement comme l'aboutissement naturel de tendances qui auraient toujours été présentes. Depuis qu'ils ont commencé à expliquer l'émergence du capitalisme, on peine à trouver dans leurs écrits une explication qui, d'emblée, ne tiendrait pas pour acquis la chose elle-même qui exige un éclaircissement. Sans exception, ou presque, les études portant sur l'origine du capitalisme reposent sur des raisonnements circulaires. Elles admettent dès le départ qu'il existait déjà sous une forme ou sous une autre, ce qui expliquerait son essor. Ainsi afin d'expliquer l'irrépressible penchant du capitalisme à maximiser les profits, les auteurs supposent au préalable qu'il existe une sorte de rationalité universelle qui nous pousse à agir de la sorte. Ensuite, afin d'expliquer pourquoi le capitalisme tend à améliorer la productivité du travail à l'aide de moyens techniques, on suppose que l'individu a une tendance presque innée à développer la technologie pour accroître cette productivité.

Toutes ces pétitions de principe s'inspirent de l'économie politique classique et de certaines conceptions du progrès formulées au siècle des Lumières. Pour ces auteurs, les premières manifestations du génie humain, les avancées technologiques qui débutèrent quand l'*homo sapiens* forgea ses premiers outils, et les échanges commerciaux que l'homme a effectués depuis des temps immémoriaux annonçaient déjà la montée du capitalisme et son essor. Il est certain que pour en arriver à un

tel résultat, c'est-à-dire à la « société commerciale », ou au capitalisme, l'évolution de l'histoire fut longue, ardue, et que plusieurs obstacles l'ont freinée. Mais d'après les mêmes analystes, l'ascension du capitalisme a néanmoins suivi un cours naturel inéluctable. Lorsqu'on expose les choses de cette manière, il suffit d'expliquer comment les obstacles ont été levés – tantôt de manière progressive, parfois plus abruptement et avec une violence révolutionnaire –, pour expliquer son émergence.

Dans la plupart des études sur le capitalisme et sur ses origines, on ne trouve en fait aucun point de départ précis. Comme si le capitalisme avait toujours existé quelque part, sous une forme ou sous une autre. Comme s'il avait suffi de le libérer de ses entraves, celles du féodalisme notamment, pour le laisser croître puis évoluer de lui-même. En général, on estime que ces entraves étaient de nature politique : pouvoirs parasites du seigneur, par exemple, ou restrictions imposées par des États autocratiques. Parfois, les obstacles étaient davantage de nature culturelle ou idéologique, et dans certains cas ils étaient peut-être inspirés par la foi en une mauvaise religion. Mais, invariablement, ces facteurs limitaient la libre circulation des acteurs économiques et la libre expression d'une rationalité économique. Ici, le terme « économique » renvoie aux échanges commerciaux et aux marchés. Et c'est là qu'on peut trouver l'hypothèse selon laquelle les ferments du capitalisme existaient déjà dans les formes d'échanges les plus archaïques, dans n'importe quelle forme de commerce ou n'importe quelle activité de marché. Cette hypothèse est habituellement associée à une autre supposition selon laquelle le développement technologique aurait suivi une évolution quasi naturelle

au cours de l'histoire. D'une manière ou d'une autre, le capitalisme aurait vu le jour plus ou moins naturellement, lorsque les marchés atteignirent un bon niveau de croissance, et dans les pays où les développements technologiques étaient suffisants, ce qui permettait qu'on accumule assez de richesses pour les réinvestir tout en réalisant des profits. Plusieurs auteurs marxistes en viennent, pour l'essentiel, aux mêmes conclusions, non sans ajouter que les révolutions bourgeoises ont contribué à lever les contraintes.

Ces explications visent à établir un lien direct, une *continuité*, entre les sociétés non capitalistes et celles qui le sont devenues, mais aussi à nier, ou à masquer, la *spécificité* du capitalisme. Certes les échanges commerciaux existent depuis toujours, ou peu s'en faut, mais on présente ici les choses comme si le marché capitaliste fonctionnait de la même manière et ne se distinguait en rien de ces échanges anciens. D'après ces analystes, le besoin propre et exclusif au capitalisme, qui consiste à modifier en profondeur et constamment ses forces productives, ne serait en fait qu'un prolongement et une accélération de tendances naturelles, universelles, et présentes dans toute l'histoire de l'humanité. De sorte que l'industrialisation ne serait que la conséquence inévitable des inclinations humaines les plus fondamentales. Ainsi, le capitalisme découlerait en ligne droite des plus anciens marchands de Babylone, des *burghers*<sup>1</sup> de l'époque médiévale et des

---

<sup>1</sup> Habitants d'un bourg ou d'une ville et membres de la classe des marchands. [NdE]

premiers bourgeois de l'ère moderne, pour déboucher sur le capitalisme industriel<sup>2</sup>.

On trouve des descriptions qui suivent une logique similaire dans certains ouvrages marxistes, bien que dans les versions les plus récentes, les auteurs estiment généralement que le changement eut lieu à la campagne, plutôt qu'à la ville, et qu'il fut le fait de petits producteurs ruraux, non pas celui de commerçants urbains, c'est-à-dire de fermiers plus ou moins importants, qui attendaient l'occasion de se transformer en purs capitalistes. D'après les tenants de cette thèse, les petites productions de biens essentiels et de première nécessité, libérées des contraintes féodales, versèrent plus ou moins naturellement dans le capitalisme à force de prospérer, et de petits producteurs locaux, pour peu qu'ils en eussent l'occasion, empruntèrent la voie du capitalisme.

Au cœur de ces analyses assez traditionnelles, on trouve plusieurs hypothèses, implicites ou explicites, portant sur la nature humaine et sur la manière dont les êtres humains se conduisent dès qu'on leur en donne l'occasion. Ainsi, en effectuant leurs échanges, les hommes saisiraient toujours l'occasion de maximiser leurs profits et, donnant libre cours à leurs inclinations naturelles, ils trouveraient invariablement des moyens d'améliorer leur organisation du travail et leurs outils de production, afin d'accroître la productivité du travail.

---

<sup>2</sup> Dans mon ouvrage, intitulé *The Pristine Culture of Capitalism : A Historical Essay on Old Regimes and Modern States* (Londres, Verso, 1992), je résumais cette manière de concevoir l'histoire par la formule « paradigme bourgeois ».



## DES OCCASIONS OU DES IMPÉRATIFS ?

Selon les thèses traditionnelles, le capitalisme serait ni plus ni moins qu'une occasion à saisir, là où elle se présente et chaque fois qu'elle s'offre à nous. Cette idée d'occasion à saisir est absolument essentielle pour bien comprendre le système capitaliste tel qu'on l'enseigne habituellement ; on la retrouve d'ailleurs dans nos conversations quotidiennes. Considérons un moment l'usage qu'on fait du mot marché, qui est au cœur du capitalisme. Dans presque toutes les définitions, le marché connote l'idée d'une *offre*. Qu'on le voie comme une boutique de quartier ou une institution, le marché est un lieu qui offre la possibilité de vendre et d'acheter. Même dans son sens le plus abstrait, le marché offre donc une occasion de vendre. Ainsi, les biens « trouvent un marché », et on dit qu'il existe un marché pour tel bien ou tel service là où se trouve une demande pour ce bien ou ce service ; cela signifie que ce bien peut être vendu et qu'il le sera. Les marchés sont « ouverts » à ceux qui désirent vendre quelque chose. Le marché nous donne l'occasion de vendre et d'acheter. La notion même de marché implique donc qu'il y a une *offre* et un *choix*.

Dans ce cas, en quoi consistent les « forces » du marché ? La force n'implique-t-elle pas une contrainte ? Or, selon l'idéologie capitaliste, le marché n'est jamais contraignant, mais bien libre. Et cette liberté est assurée par un certain nombre de mécanismes qui garantissent une « économie rationnelle », où l'offre rencontre la demande. Le marché propose des biens et des services que la clientèle choisit en toute liberté. Ces mécanismes seraient les « forces » impersonnelles du marché et si, d'aventure, elles

s'avèrent contraignantes, c'est dans le sens où elles obligeraient les acteurs économiques à agir de façon rationnelle, afin d'accroître l'offre et le choix. De semblables définitions laissent entendre que le capitalisme, suprême société commerçante, favorise les meilleures conditions d'offre et donne les meilleures occasions de choisir. Plus on offre des biens et des services, plus les gens sont libres de les vendre, ou d'en profiter, plus ils sont libres de choisir parmi ce qui leur est offert et d'acquérir ces biens ou ces services.

Alors, qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans cette analyse ? Un socialiste répondrait que certains éléments essentiels sont occultés ici, à savoir la marchandisation des forces du travail et de l'exploitation de certaines classes sociales. Fort bien. Cependant, même dans les analyses socialistes, on oublie souvent de préciser que la caractéristique dominante du marché capitaliste n'est pas l'occasion ou le choix, mais bien la contrainte. Au sein d'un système capitaliste, la vie matérielle et la « reproduction sociale » sont entièrement médiatisées par le marché, de sorte que les individus doivent, d'une façon ou d'une autre, nouer des relations marchandes pour avoir accès à leurs moyens de subsistance. Cette dépendance, absolument unique, fait en sorte que les conditions mêmes du marché – ses impératifs de concurrence, l'accumulation, la maximisation des profits et l'accroissement de la productivité du travail – règlent et régulent non seulement les transactions économiques, mais les rapports sociaux dans leur ensemble. Comme les rapports entre les êtres humains sont réglés par le système d'échanges de biens, les relations sociales s'apparentent à des rapports entre des choses, ce qui rappelle le « fétichisme de la marchandise », pour reprendre la formule de Marx.

Certains lecteurs peuvent faire valoir que ce sont là des choses que tous les socialistes, ou du moins les marxistes, savent déjà depuis longtemps. Mais, comme nous le verrons plus loin, les caractéristiques principales du capitalisme, notamment les impératifs de son marché bien plus que les choix qu'il prétend offrir, se brouillent peu à peu au point de disparaître, même dans les études marxistes portant sur lui. Le marché capitaliste, considéré comme une structure sociale déterminée, perd son caractère spécifique lorsque les auteurs présentent la transition des sociétés précapitalistes en sociétés purement capitalistes, comme un phénomène plus ou moins naturel, comme le développement, ou l'épanouissement de structures sociales déjà existantes, même si ce développement fut souvent contrarié. Autrement dit, on suppose qu'il s'est élargi et non pas qu'il a changé de nature. On en fait un phénomène purement quantitatif et non pas d'ordre qualitatif.

Cet ouvrage traite des origines du capitalisme et des controverses, tant historiques que théoriques, qu'il a soulevées au fil des ans. La première partie donne un aperçu des analyses les plus importantes et des débats qu'elles ont suscités. Il y est question, en particulier, du développement capitaliste le plus connu, celui dit du « modèle de la commercialisation », et de ses nombreuses variantes, puis des principales objections qu'il a rencontrées. Les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> parties relatent l'histoire d'une autre manière, en évitant, je l'espère, certains pièges habituels dans lesquels tombent les chercheurs qui s'appuient sur des pétitions de principe. On y lira, en outre, des réflexions sur les débats soulevés dans la première partie, et particulièrement sur les études qui remettent en question les idées dominantes.

La présente édition, enrichie et révisée, comprend également de nouveaux chapitres et de nouvelles sections où j'approfondis des sujets qui n'avaient été qu'esquissés dans l'édition initiale, à propos du commerce non capitaliste, par exemple, des origines de l'impérialisme capitaliste, et des rapports entre le capitalisme et l'État-nation.

On aura sans doute remarqué que nous avons ajouté un sous-titre à la présente édition. Par cette formule, je n'entends pas seulement que cette nouvelle version est plus longue que la précédente, mais aussi que je veux placer le capitalisme et ses conséquences dans une perspective à plus long terme. En premier lieu, je veux remettre en question l'idée selon laquelle le capitalisme serait conforme à des lois naturelles, propres à l'espèce humaine ; j'entends expliquer en quoi il constitue une structure sociale bien particulière dans l'histoire, et comment il a rompu avec les régimes précédents. Cet essai est à la fois un ouvrage d'érudition et un ouvrage politique. Le fait d'assimiler le capitalisme à des lois naturelles, en oblitérant du même coup les caractéristiques qui lui sont propres, de même que les longs et douloureux processus qui ont marqué son développement, limite notre compréhension du passé. Ce faisant, on réduit nos espoirs et nos attentes vis-à-vis de l'avenir. Car si le capitalisme était bel et bien l'aboutissement naturel de l'évolution de l'histoire, il serait impensable d'en venir à bout, ou d'imaginer de meilleures structures sociales que celles-là. La question de l'origine du capitalisme peut sembler sibylline, mais elle s'attaque à des hypothèses profondément ancrées dans notre culture, elle vise à réfuter des croyances largement répandues et dangereuses, à propos d'un soi-disant « libre marché », de ses bienfaits pour l'humanité, à propos de ses

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN AVRIL  
2009 SUR LES PRESSES DES ATELIERS DE  
L'IMPRIMERIE GAUVIN POUR LE COMPTE DE  
LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU CHIEN D'OR

Il a été composé avec  $\text{\LaTeX}$ , logiciel libre  
par Marie-Eve LAMY

La révision du texte et la correction des épreuves  
ont été réalisées par Thomas DÉRI et Marie-Eve LAMY

Lux Éditeur  
c.p. 129, succ. de Lorimier  
Montréal (Québec) H2H 1V0

Diffusion et distribution au Canada : Flammarion  
Tél. : 514-277-8807 – Fax : 514-278-2085

Imprimé au Québec  
sur papier recyclé 100 % postconsommation

## L'origine du capitalisme

Qu'est-ce que le capitalisme ? Cette question, l'histoire la pose chaque fois que ce système entre en crise, étalant au grand jour ses absurdités. Pour y répondre, il faut en comprendre les origines. Voilà ce que propose Ellen Meiksins Wood dans cet ouvrage d'une actualité brûlante.

Personne ne niera que le capitalisme a permis à l'humanité d'accomplir des avancées notables sur le plan matériel. Mais il est devenu aujourd'hui manifeste que les lois du marché ne pourront faire prospérer le capital qu'au prix d'une détérioration des conditions de vie d'une multitude d'individus et d'une dégradation de l'environnement partout dans le monde. Il importe donc plus que jamais de savoir que le capitalisme n'est pas la conséquence inévitable des échanges commerciaux et marchands que l'on retrouve dans presque toutes les sociétés humaines. Le capitalisme a une histoire très singulière et un lieu de naissance bien précis : les campagnes anglaises du XVII<sup>e</sup> siècle. En rappelant cette origine, essentiellement politique, Ellen Meiksins Wood propose une définition limpide des mécanismes et des contraintes qui font la spécificité du capitalisme.

*Ellen Meiksins Wood a enseigné la science politique à l'Université York à Toronto. Elle est reconnue pour sa contribution aux études sur les origines agraires du capitalisme. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *The Retreat from Class*, qui a reçu le Deutscher Prize.*